



**DIS,
QUAND
REVIENDRAS-
TU?**

MADELEINE DE PLACE



Éditions
de La Martinière

DIS, QUAND
REVIENDRAS-TU ?



MADELEINE DE PLACE

DIS, QUAND
REVIENDRAS-TU ?

**Éditions
de La Martinière**

ISBN : 978-2-7324-9084-7

© 2019 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Maman

LOUISE

Communauté Sainte-Marie-Madeleine,

1^{er} avril 1965

– Ah ! là, là ! cette enfant me rendra folle !

Je n'ai rien dit. J'ai baissé la tête et j'ai écouté Maman me dire comme elle avait honte de moi et combien je la décevais.

– Ton père a tout arrangé cet après-midi. Demain matin, il t'emmènera dans un endroit où l'on accueille les filles comme toi. Tu y resteras le temps qu'il faudra, jusqu'à ce que tu puisses revenir.

– Quoi ? Je ne peux pas partir comme ça ! Et mes cours ? Et Noël ?

– Écoute, il fallait y penser avant. Ton père s'est donné toutes les peines du monde pour t'avoir cette place en urgence, alors nous ne tarderons pas. Pas question de prendre le risque que la famille se rende compte de ce que tu as fait.

– Mais, Maman...

– Il n'y a pas de « mais ». Et ne t'avise pas d'en parler à qui que ce soit, c'est clair ? Il est inconcevable que ta grand-mère l'apprenne. Et ta tante Monique... Qu'est-ce qu'elles diraient ?

– Est-ce que je peux dire au revoir à Nathalie au moins ?

– Et puis quoi encore ? Allez, file préparer tes affaires, ton père t’accompagnera demain à la première heure, avant le réveil de tes frère et sœur.

Je me suis retirée dans ma chambre. Je crois que je n’ai même pas pleuré car je ne comprenais pas vraiment ce qui allait se passer. Grand-mère m’avait souvent raconté que, pendant la guerre, elle avait toujours près d’elle un sac avec ses objets les plus précieux, « au cas où il aurait fallu fuir ». Je m’étais alors demandé ce que j’aurais emporté si j’avais été à sa place – sûrement mon journal intime, quelques photos, le pendentif que m’avait offert Ramona et l’exemplaire des *Quatre Filles du docteur March* acheté avec Papa chez un bouquiniste. Mais ce soir-là, tout me semblait superficiel. Dans ma penderie, j’ai attrapé quelques vêtements et les ai rangés dans le sac que Maman avait posé en évidence. Comment faire ses bagages quand on part pour plusieurs mois dans un endroit dont on ne sait rien ? J’ai quand même choisi certains de mes livres de cours ; au moins, je n’accumulerai pas trop de retard dans mes révisions et avec un peu de chance, je pourrai rester dans la même classe que Nathalie l’année prochaine. J’ai récupéré sous mon armoire la valise avec mes vêtements de poupée ; il y avait bien longtemps que je ne l’avais plus ouverte. Tout au fond, bien plié dans un mouchoir, le petit bonnet bleu d’André. Je l’ai saisi tout doucement – c’était ce que j’avais

de plus précieux – et je l’ai caché dans la petite poche secrète de mon sac, là où personne d’autre que moi ne pourra jamais le trouver. J’ai rangé un peu ce qui traînait et je me suis couchée dans mon lit. Pour la toute dernière fois avant des mois.

Le lendemain matin, mon réveil indiquait à peine cinq heures quand Maman est entrée dans ma chambre. Elle m’a dit de m’habiller en vitesse et de la retrouver dans la cuisine. L’appartement était plongé dans le noir et le silence. Il régnait une atmosphère bizarre. Assis à table, éclairé seulement par la lumière de la hotte, Papa remuait nerveusement sa cuillère dans sa tasse. Je ne l’avais jamais vu comme ça. D’habitude, il prend toujours son petit déjeuner dans la salle à manger. Ramona lui prépare des œufs, des tartines et du café bien fort, et il lit son journal en faisant semblant d’écouter ce que Maman lui raconte. Ce jour-là, Ramona n’avait rien préparé. Elle devait être en train de dormir ; le matin, elle n’arrive jamais avant huit heures. Maman était en robe de chambre. Elle avait des cernes sous les yeux et faisait les cent pas dans la cuisine.

– Eh bien, Louise, qu’est-ce que tu attends ? Bois ton chocolat et prépare-toi avant que les autres se réveillent !

– Maman, j’ai bien réfléchi, je pourrais peut-être passer Noël avec vous et partir le lendemain, et...

– Tout est déjà organisé.

– Est-ce que je peux monter rapidement embrasser Ramona ?

– Pour qu'elle aille cancaner avec Mme Gonzalez et que tout l'immeuble soit au courant ? Certainement pas ! Il est l'heure de partir.

J'ai attrapé mon sac dans ma chambre avant de rejoindre Papa. J'ai bien remarqué qu'il était tout chose. Il ne disait pas un mot et regardait droit devant lui, comme si je n'étais pas là.

Papa et moi, on a une relation un peu particulière. Je ne devrais pas le dire : je crois que je suis un peu sa préférée. Il aime beaucoup Nicole, mais il la prend pour une « chouquette », c'est comme ça qu'il appelle les filles jolies qui n'ont rien dans la tête. Moi, il me répète toujours que j'ai la tête bien faite et que, lorsque je serai grande, je serai une intellectuelle. Parfois, quand Maman n'est pas là, je m'assieds près de lui dans son bureau et il me montre ses livres. Il en possède des centaines, avec une belle reliure et des planches de gravures anciennes. Il les achète dans des petites boutiques sombres qui sentent le papier buvard et la poussière. Ensemble, on étudie les dessins de fleurs ou d'animaux, les reproductions de monuments célèbres et les portraits de personnages illustres... Il me « cultive », comme il dit. Je suis son « petit potager, où il plante les graines du savoir ». On n'en parle pas à Maman – elle pense que les femmes trop savantes ne se marient pas car elles font peur aux hommes. Lorsqu'elle se lance dans une grande tirade sur l'importance de savoir tenir sa maison plutôt

que de remplir son cerveau, Papa me fait toujours un clin d'œil. J'aime que ce soit notre secret. Mais, dans la nuit froide de ce matin de décembre, je sentais que quelque chose avait changé. Papa ne me regardait plus comme son petit potager. Il a mis mon sac dans le coffre de la DS, s'est assis au volant et a démarré la voiture en silence. Il roulait vite et je voyais passer la ville comme dans un éclair. C'était la première fois que je traversais Paris avant le lever du jour. Les rues étaient sombres et froides. Pas une ombre, pas un bruit, pas un témoin de notre fuite. Je ne savais pas où j'allais ni ce qui m'attendait, pourtant je comprenais que cette escapade matinale serait ma dernière bouffée de liberté avant bien longtemps.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Papa a ralenti. Il a garé la voiture dans une ruelle, a récupéré mon sac et s'est dirigé vers une grande porte en bois. Il a sonné et quelques instants après, la porte s'est ouverte. Une religieuse nous a invités à la suivre et nous a menés dans un parloir où nous attendait la mère supérieure. Papa a engagé la conversation.

– Bonjour ma sœur. Merci de nous recevoir de si bonne heure.

– Asseyez-vous, je vous en prie. Ainsi, voici la jeune fille dont nous avons parlé hier au téléphone... Le père Guérin m'a dit que vous et votre épouse étiez très impliqués dans sa paroisse et m'a convaincue de vous trouver une place chez nous.

– Merci encore. Comme nous en sommes convenus, ma fille restera ici jusqu'à la fin de... enfin jusqu'à...

– Oui, tout est organisé. Nous avons fait préparer une chambre. Vous pourrez rendre visite à votre fille une fois par semaine si vous le souhaitez. Nous vous appellerons régulièrement pour vous tenir au courant de l'évolution de la situation. Je vous laisse quelques minutes pour faire vos adieux avant que nous emmenions Louise.

La mère supérieure est sortie. J'ai regardé Papa qui fixait ses chaussures. Il s'est levé et s'est avancé vers moi, la tête baissée. On était là, face à face, sans rien dire. J'ai cru qu'il allait parler... et rien. Pas un mot, pas un sourire, pas un regard. Je sentais les larmes qui montaient. J'avais envie de lui crier que j'étais toujours son petit potager et que je ne voulais pas qu'il me laisse ici toute seule, que je n'avais rien fait de mal, mais aucun son n'est sorti de ma gorge. Puis il m'a serrée dans ses bras. Tellement fort que j'ai cru qu'il allait me casser le dos. Il m'a embrassée maladroitement sur le haut du crâne et il est parti très vite. C'était il y a un peu plus de trois mois ; il me semble que ça fait un siècle.

La religieuse qui nous avait accueillis est revenue.

– Suivez-moi, jeune fille.

J'ai attrapé mon sac et j'ai grimpé les escaliers derrière elle. Les murs étaient peints en blanc et il faisait très froid. Nous avons monté plusieurs étages et sommes arrivées dans un long couloir, avec une

rangée de petites portes. Elle s'est arrêtée devant la première.

– Voici la chambre que vous occuperez pendant votre séjour. Je vous laisse vous installer. La messe est à sept heures, suivie du petit déjeuner. Le déjeuner est servi à midi et le dîner à dix-neuf heures, ne soyez pas en retard. Le médecin passera vous examiner lundi matin. Nous demandons également à nos pensionnaires de participer à la vie du couvent, sœur Marie-Dominique viendra un peu plus tard vous présenter les tâches qui vous ont été attribuées.

Je suis entrée dans cette petite pièce toute blanche. Un lit, une table, une chaise, une armoire et un lavabo. Pas même un miroir. Je me souviens d'une conversation que nous avons eue dans le bus avec Nathalie, ma meilleure amie. Sa tante, carmélite, l'avait reprise quand elle avait parlé de « chambre » en lui expliquant que les religieux dorment dans une « cellule ». « Comme les prisonniers ? » lui avait demandé Nathalie. Cette remarque avait beaucoup amusé la religieuse. Cependant, devant la tristesse et l'austérité de ce qui allait être ma chambre pendant les mois à venir, je n'ai pu m'empêcher de penser que j'étais désormais prisonnière de ce couvent. Et je n'étais malheureusement pas très loin de la vérité.

– Tu es nouvelle ? Comment tu t'appelles ? Moi, on m'appelle la Pucelle, rapport à mon prénom et mon état, tu vois le genre ?

C'est comme ça que j'ai rencontré Jeanne. Elle avait deux ans de plus que moi, de longs cheveux blonds raides comme des baguettes de tambour et un ventre énorme qu'elle arborait fièrement.

– Je m'appelle Louise.

– Dis-moi, tes vieux se sont débarrassés de toi drôlement tôt : ça ne se voit même pas encore ! T'es à quoi, un mois de grossesse ?

– En fait, je suis à presque six mois...

– Quoi ?? Mais tu l'as caché où ce bébé ? Moi, je suis à sept mois et j'ai l'air d'une grosse vache prête à exploser.

Jeanne est partie dans un grand éclat de rire qui m'a semblé ne jamais s'arrêter. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'on peut rire beaucoup tout en étant très triste au fond.

Jeanne était ma voisine de chambre. Arrivée au couvent depuis quatre mois, elle en avait vu défiler des « filles comme nous ». « Tu verras, on n'est pas si mal ici. Au moins on a la paix et la bouffe est tout à fait convenable », m'avait-elle glissé.

Jeanne et moi, on est tout de suite devenues inséparables. Du haut de ses seize ans, elle en savait bien plus que moi sur les choses de la vie. Et surtout sur les garçons... Elle, son bébé, elle l'avait fait avec son amoureux, François, un jeune homme de vingt ans dont elle gardait la photo cachée sous son matelas, dans un petit cadre en forme de cœur. Elle répétait sans cesse que François était son âme sœur, que dès l'arrivée de son enfant il viendrait la chercher et ils se marieraient et vivraient dans

une jolie petite maison avec un jardin et une tonnelle. Chaque semaine, elle lui envoyait des lettres enflammées dans lesquelles elle l'appelait « mon Chéri » et lui racontait toutes les choses merveilleuses qu'ils feraient lorsqu'ils seraient à nouveau réunis. Tous les matins, elle guettait l'arrivée du courrier en espérant une lettre de son François. La lettre n'arrivait jamais, et Jeanne disait en souriant qu'il devait être très occupé à préparer leur avenir, qu'elle avait confiance en lui. Avec la complicité de sa marraine qui l'adorait et lui rendait visite tous les jeudis, Jeanne avait réussi à récupérer son transistor. Nous passions ainsi de longues heures enfermées dans sa chambre, le poste caché sous son oreiller, à écouter la radio tout bas, pour ne pas nous faire surprendre. Il faut bien reconnaître que le temps me paraissait long, et sans la présence de Jeanne à mes côtés, je crois que je serais morte d'ennui.

Jeanne et moi, on parlait beaucoup de nos bébés. Elle était persuadée qu'elle aurait une fille et moi, un garçon. Nous imaginions les faire grandir ensemble et même un jour les marier ! Comme ça nous ferions partie de la même famille et nous fêterions Noël chaque année dans la jolie maison de Jeanne et François.

Au début, c'était un peu difficile d'imaginer que j'allais vraiment avoir un enfant. Mais au bout d'à peine quelques jours, mon ventre s'est mis à grossir ; en moins d'une semaine, j'ai commencé à avoir un drôle de bidon. Une nuit, j'ai même senti que ça bougeait à l'intérieur. J'ai hurlé et

Jeanne s'est précipitée dans ma chambre, affolée. Qu'est-ce qu'elle a ri quand je lui ai expliqué que je devais avoir un problème grave car mon ventre bougeait tout seul. Elle m'a répondu :

– Idiote ! C'est normal, c'est le petit qui donne des coups de pied. Tu nous as fait un sportif, c'est tout !

Les journées se ressemblaient toutes : j'allais à la messe, j'aidais les sœurs à préparer les repas et à mettre la table, et l'après-midi, je restais avec Jeanne. Je ne fréquentais pas vraiment les autres filles. Elles étaient plus âgées que nous et préféraient rester enfermées dans leurs chambres la plupart du temps.

Le soir, après le souper, nous avions interdiction de sortir, alors je m'allongeais sur mon lit et je parlais à mon ventre. Jeanne était sûre que les bébés nous entendent, c'est pourquoi j'ai décidé de commencer à lui apprendre des choses. Je lui ai décrit ma famille, qui sera bientôt aussi la sienne. Maman deviendra sûrement gentille une fois qu'elle l'aura vu, Papa lui fera découvrir des tas de choses, Ramona lui dira des petits mots mignons en espagnol en le promenant au parc, mon amie Nathalie sera sa marraine... Je lui ai détaillé ma vie au collège, les professeurs que j'aimais bien et ceux que je détestais, les vacances que nous passerons ensemble avec tous les cousins au bord de la mer. Il n'était pas encore né que déjà il partageait ma vie. Je voulais qu'il sache combien je l'attendais et comme j'étais impatiente de lui offrir tout mon

amour. Parfois, quand je posais ma main sur mon ventre, je sentais qu'il venait s'y coller, comme s'il voulait me faire un câlin. Dans ces moments-là, je réalisais que je ne me sentirais plus jamais seule. En effet, je ne recevais pas beaucoup de visites. Maman venait le lundi après-midi, après la consultation avec le docteur, davantage pour faire le point avec la mère supérieure que pour passer du temps avec moi. Elle m'apportait aussi mon courrier : des lettres de Nathalie qui s'inquiétait de ne pas avoir de nouvelles, un mot de Ramona, une carte de Grand-mère... Toutes me souhaitaient de guérir vite et me rapportaient les petits riens du quotidien, qui me manquaient tant. J'aurais voulu leur répondre, leur raconter pour mon petit bébé tout beau qui allait arriver, leur parler de Jeanne, de nos grands projets, mais Maman m'avait formellement interdit d'écrire à qui que ce soit. De toute façon, les religieuses avaient pour mission de veiller à la réputation des pensionnaires et rien ni personne ne pouvait s'échapper de ces murs. Je n'étais pas la plus à plaindre. Certaines filles ne recevaient plus aucune nouvelle de leur famille jusqu'à leur sortie et l'on ne savait pas très bien ce qu'elles devenaient une fois parties. Jeanne non plus n'avait pas beaucoup de contacts avec l'extérieur. À part sa marraine, personne ne lui rendait jamais visite. Plusieurs semaines après mon arrivée, je lui ai fait remarquer que c'était quand même bizarre que son François ne vienne jamais alors qu'il vivait à Paris. Elle est entrée dans une colère noire et ne

m'a plus adressé la parole. J'ai tout fait pour lui demander pardon, mais elle détournait sans cesse la tête, comme si je n'existais pas. Une vraie tête de mule. Je déteste les disputes, c'est pour ça que je ne me fâche jamais avec personne. Même quand Nicole va cafter auprès de Maman que je dévore en cachette les livres des derniers rayons de la bibliothèque. Je me fais punir, pourtant je n'arrive pas à en vouloir à ma sœur. Ramona dit toujours que je suis une bonne pâte. Je ne sais pas si c'est vrai, en tout cas, ne plus avoir Jeanne à mes côtés m'a rendue vraiment malheureuse.

Une nuit, alors que nous ne nous étions plus parlé depuis presque une semaine, j'ai été réveillée en sursaut par des cris horribles. Je me suis levée aussi vite que j'ai pu, ce qui n'a pas été facile car mon ventre, devenu vraiment gros, commençait à me gêner. J'ai ouvert la porte de ma chambre et j'ai vu qu'il y avait beaucoup d'agitation dans le couloir. Des sœurs entraient et sortaient de la chambre de Jeanne, que j'entendais hurler à travers les murs pourtant très épais. J'ai demandé :

– Ma sœur, qu'est-ce qui se passe ? Jeanne est malade ?

Sœur Marie-Dominique m'a répondu de rester dans mon lit et de dormir. Sans l'écouter, je me suis précipitée dans le couloir, j'ai entrouvert la porte et j'ai vu Jeanne allongée sur son lit, qui se tordait de douleur en tenant son ventre. Il y avait du sang partout. Le docteur avait enlevé son pardessus et relevé ses manches. Une sœur apportait



Merci d'avoir choisi ce livre
des **Éditions de La Martinière**.

Nous espérons que votre lecture vous a plu.

Vous pouvez nous retrouver
sur Facebook et Instagram.

Et pour être informé(e) en avant-première des
prochaines parutions de l'auteur, recevoir d'autres
idées de livres à découvrir, des jeux-concours ou
des extraits en avant-première, vous pouvez nous
laisser votre adresse e-mail sur cette adresse web :

bit.ly/martiniere

En espérant vous retrouver bientôt en compagnie
d'autres personnages, pour partager
leur vie et leur univers.

L'équipe des Éditions de La Martinière Littérature

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° 142002 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE